

« Un monde à part » : Ces écoles parisiennes où les enfants jonglent entre le français et l'anglais dès 3 ans

Par Louis Delafon



L'école bilingue EIB Monceau vue de l'extérieur, dans le 17^e arrondissement de Paris.

À Paris et en Île-de-France, ces quelques établissements très convoités proposent un enseignement totalement bilingue dès la maternelle. L'objectif : donner aux enfants les meilleurs atouts pour leur avenir, linguistiques, culturels et sociaux.

C'est dans un immeuble discret du cosu 16^e arrondissement de Paris que se trouve cet établissement d'un genre particulier : une école élémentaire privée, où élèves et professeurs maîtrisent l'anglais avec une fluidité déconcertante. Nous sommes à l'École Internationale Bilingue (EIB) – Trocadéro, qui accueille environ 150 élèves de la petite section de maternelle au CM2. Des enfants très sages, portant l'uniforme, un pull aux couleurs de leur établissement pour « renforcer le sentiment d'appartenance et d'égalité », nous dit-on. L'enseignement est ici totalement partagé, 50 % des cours sont en français, l'autre moitié étant dispensée dans la langue de Shakespeare, notamment lors des leçons d'histoire ou de sciences. « Aujourd'hui l'anglais s'impose comme une compétence essentielle, explique Jean-Xavier Moreau, le directeur

du groupe EIB, alors que nous visitons les lieux. Dès la maternelle, les élèves réfléchissent dans plusieurs langues, cela leur permet de développer un esprit critique et de mieux comprendre les personnes aux cultures différentes ».

Préparer les « citoyens du monde »

Car plus de 30 nationalités sont représentées au sein des cinq écoles élémentaires, des deux collèges et du lycée que compte l'EIB, généralement des enfants d'expatriés, en plus des familles binationales ou françaises. « Nous préparons des citoyens du monde, assure Anne Chocron, la directrice de l'école élémentaire Trocadéro. Nous développons ici les "soft skills" : adaptabilité, mobilité et ouverture ». Des valeurs fondamentales partagées par les parents : « Mes enfants auraient pu, c'est vrai, faire un très bon cursus ailleurs, mais c'était important pour notre famille qui a une ouverture internationale qu'ils soient bilingues », explique ainsi Leslie Ware, de l'association des parents d'élèves, mère des trois filles, en classe de première, CM2 et CE2. Certaines familles commencent aussi par des écoles Montessori, qui peuvent être en partie anglophones jusqu'au CM2, elles choisissent ensuite des établissements comme l'EIB pour poursuivre un enseignement bilingue complet et structuré jusqu'au baccalauréat.

Un double programme

Les écoles bilingues constituent un monde discret, un peu en retrait du système général. Si l'enseignement français classique n'est pas rejeté, il est en quelque sorte surpassé, comme l'explique Philippe Bonneville, directeur du Lycée international de Saint-Germain-en-Laye. « Tous les élèves suivent le programme français classique, enrichi de six à dix heures

hebdomadaires de cours spécifiques à leur section de langue, centrés sur l'histoire, la géographie et la culture du pays partenaire. Ce n'est pas un lieu où l'on vient apprendre une langue, mais un établissement où l'on vient parce qu'on la maîtrise déjà ». Cet établissement public prévoit en effet un enseignement bilingue dans 14 langues différentes, de la maternelle à la terminale. Et si le français sert bien de vecteur commun à ses 2200 élèves, il est courant d'entendre dans les couloirs des conversations en suédois ou néerlandais.

« C'est ce qui m'a séduite les premières fois où j'ai visité l'École Internationale Bilingue, je voyais les enfants qui parlaient anglais entre eux. »

LESLIE WARE, DE L'ASSOCIATION DES PARENTS D'ÉLÈVES

L'intégration par la culture

L'établissement, comme tous ceux que nous avons sollicités, valorise ainsi les liens culturels internationaux, via des célébrations permettant à toute la communauté scolaire de partager traditions et coutumes venues d'ailleurs. « Si vous veniez assister à une rencontre de la section japonaise, vous verriez les élèves porter l'habit traditionnel par exemple », vante-t-il. « C'est ce qui m'a séduite les premières fois où j'ai visité l'École Internationale Bilingue, je voyais les enfants qui parlaient anglais entre eux », reprend Leslie Ware. La mère de famille insiste aussi sur le rôle du réseau parental : « Il y a dans notre association une vraie communauté pour construire un réseau. Le mot "communauté" peut surprendre un francophone, alors que son équivalent anglais, "community" sonne résolument positif ».

Une école américaine au cœur de Paris

Mathieu*, un ancien élève de la très réputée école Jeannine Manuel, située dans le 15^e arrondissement de Paris, indépendante du groupe EIB, raconte : « Quand nous sommes rentrés en France avec ma famille après une expatriation aux États-Unis, nous avons retrouvé dans cette école le même fonctionnement qu'aux USA. Tout le monde était bilingue, ou

en voie de le devenir, c'était fédérateur : il y avait des "talent shows", des célébrations de Thanksgiving, on avait des "lockers" (casiers, NDLR), des "yearbooks" (annuaires)... Une vie scolaire finalement semblable à celle des "high schools" américaines que l'on peut voir dans les séries télé. C'était comme une enclave, un abri qui nous faisait du bien ».

Une pédagogie valorisée

Les équipes pédagogiques sont, elles, très fières des valeurs transmises par leurs établissements. « Les différentes études montrent que cette maîtrise linguistique développe une plasticité cognitive et des compétences psychosociales plus importantes qu'auprès d'un élève qui ne maîtrise qu'une langue vivante », observe Jean-Xavier Moreau. Ainsi l'EIB impose, en plus du bilinguisme français-anglais dès 3 ans, l'enseignement du mandarin à partir du CE2 et l'usage de la méthode de Singapour en mathématiques qui privilégie la manipulation et l'apprentissage concret. « Je pense que cet enseignement forme d'excellents esprits, souligne Leslie Ware, de l'association des parents d'élèves. L'effort constant de jongler entre différentes méthodes pédagogiques anglophone et francophone stimule d'autres circuits de raisonnement, entraîne les enfants à mettre en place des stratégies mentales variées ».

« Nos enfants viennent d'une école Montessori mais nous les avons inscrits cette année à l'EIB Grenelle, explique quant à lui Adrien, père de deux enfants en petite et grande section de maternelle. Le fait que tous les élèves se connaissent leur donne confiance en eux. Ils ont des amis américains, libanais ou colombiens, ce qui leur apporte une ouverture sur le monde très rare à cet âge, et un spectre plus large dans la manière de penser que l'on n'a pas forcément dans un carcan plus francophone. » Selon le père de famille, cet enseignement particulier a de réels effets sur le plan pédagogique : « Avec mon épouse nous avons vu les résultats rapidement : en deux mois mon fils en grande section de maternelle a une compréhension parfaite de l'anglais. À 5 ans, il passe d'une

langue à l'autre, alors que nous ne sommes pas anglophones ».

« *Beaucoup d'élèves viennent de familles établies dans les beaux quartiers de Paris, Neuilly-sur-Seine ou Saint-Cloud, elles sont parfois issues du monde du showbiz, avec de grands noms du cinéma, de la télévision, de la diplomatie ou de la politique.* »

MATHIEU, ANCIEN DE JEANNINE MANUEL

Une sociologie très favorisée

Des écoles qui ont de plus en plus la cote, mais aussi un coût certain : compter entre 14.000 et 15.000 euros de frais annuels par enfant pour intégrer l'École Internationale Bilingue, des prix dans la fourchette haute des établissements privés hors contrat à Paris, contre 2500 euros en moyenne pour un établissement privé sous contrat et non bilingue. Évidemment, ces structures reflètent une sociologie extrêmement favorisée : « Beaucoup d'élèves viennent de familles établies dans les beaux quartiers de Paris, Neuilly-sur-Seine ou Saint-Cloud, elles sont parfois issues du monde du showbiz, avec de grands noms du cinéma, de la télévision, de la diplomatie ou de la politique, se souvient Mathieu, ancien de Jeannine Manuel, qui a lui-même côtoyé plusieurs personnalités dans ses années collège-lycée. Ce n'était pas vécu comme exceptionnel, mais simplement la norme du milieu. Ça nous donnait le sentiment d'appartenir à un monde à part, où l'on se comprenait entre "bilingues", on avait de l'extérieur une réputation un peu fermée, voire clanique, avec cette idée sous-jacente que "si tu n'as pas fait Bilingue (comme ils surnomment leur école, NDLR), tu ne peux pas comprendre". On faisait d'ailleurs beaucoup de franglais, ce que les "franco-français" avaient du mal à concevoir ».

C'est en effet le risque : faire attention à ne pas appauvrir son niveau de français : « Pour l'une de mes filles, j'ai choisi de sortir du modèle 50/50 et ai opté pour un enseignement davantage francophone. Car si elle souhaite poursuivre en classes préparatoires

en France, il faut approfondir sa maîtrise de la langue. Le français étant une langue complexe, il faut pouvoir aborder toutes ses subtilités de manière soutenue », révèle Leslie Ware. « À l'EIB Grenelle, les professeurs sont dans une bienveillance très américaine, les enfants sont constamment encouragés, note Adrien. C'est vrai que le système français privilégie l'esprit critique dans l'éducation qui peut être appréciable dans des âges plus avancés où il faut se confronter à la difficulté, à l'échec et la rigueur. Mais pour l'instant nous sommes ravis du système international ».

Au franco-allemand, l'élitisme version public

Cette forme d'élitisme peut néanmoins se retrouver dans un enseignement public. C'est le cas au lycée franco-allemand de Buc près de Versailles : « J'ai l'indice de position sociale le plus élevé de France, il s'élève à 162,5 », reconnaît sa principale Corinne Gacel qui se défend de tout titre de gloire à ce sujet. Cet indice mesure, à partir de critères socio-économiques des familles, le profil social moyen des élèves fréquentant l'établissement. Le reflet, ici, d'un recrutement majoritairement CSP+, bien qu'il s'agisse d'un établissement gratuit. « Le choix de l'allemand, souvent associé à un certain capital culturel, demeure un atout différenciant sur le long terme, tant dans les études que sur le marché du travail. L'allemand peut vraiment booster les carrières, justifie-t-elle. Beaucoup vont se tourner vers les doubles ou triple cursus, par exemple l'université franco-allemande, dans le domaine de l'ingénierie, de la santé de l'IA, l'École polytechnique fédérale de Lausanne, les grandes universités de Berlin ou Munich qui forment d'excellents ingénieurs. Ce sont des profils très recherchés, qui se démarquent tout de suite sur un CV ».

Au « franco-allemand », le niveau académique est également l'un des plus élevés du pays. Ici les élèves sont sélectionnés dès le primaire, à la fois sur la motivation des familles mais aussi sur la sociabilité des enfants. 50 places en CP pour 140 demandes en moyenne chaque année. « Les familles sont toutes investies dans la scolarité des enfants, glisse Laure Jourdan, de l'association des parents d'élèves. Il y a

beaucoup de travail, c'est un gros investissement, on ne met pas son enfant au franco-allemand sans se préoccuper de ce qui s'y passe». «L'école a été fondée par le traité de l'Élysée, quand le général de Gaulle et le chancelier Adenauer ont voulu rapprocher la jeunesse franco-allemande. C'est plus qu'une école d'excellence, c'est un établissement fondé sur des valeurs, un vrai vecteur d'intégration européen», nous souffle Kristin Rialland, autre parent d'élève très attachée à cet aspect. À noter qu'au niveau du secondaire, le classement du Figaro Étudiant place l'École Active Jeannine Manuel en tête des lycées français en 2025, tandis que le Lycée Franco-Allemand de Buc (≈ 11), Stanislas (≈ 12) et le Lycée International de Saint-Germain-en-Laye (≈ 14) figurent également parmi les meilleurs établissements du pays.

«Chaque année, entre 40 et 50 % de nos élèves de terminale poursuivent leurs études à l'étranger.»

PHILIPPE BONNEVILLE, LE PRINCIPAL DU LYCÉE INTERNATIONAL DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

La voie royale pour les universités d'Ivy Leagues

En plus du baccalauréat français, ces écoles préparent à des diplômes reconnus sur le plan international. Au lycée International de Saint-Germain-en-Laye, les 14 sections de langue permettent ainsi une double validation du diplôme en France et dans le pays partenaire. «Chaque année, entre 40 et 50 % de nos élèves de terminale poursuivent leurs études à l'étranger. Sur 350 élèves d'une promotion, on en a une dizaine qui intègre Cambridge, Oxford, Harvard ou d'autres institutions prestigieuses», commente Philippe Bonneville, le principal. Pour espérer intégrer les très grandes universités américaines d'Ivy League, il faut pouvoir prouver d'excellents résultats dès la classe de 3^e. Contrairement au système français, les demandes d'admission se font en classe de première. Conséquence : il est très difficile de prétendre à intégrer ce type d'université lorsque l'on n'est pas dans ce genre d'école. Et même avec le niveau requis, les chances de les intégrer s'élèvent à 7 ou 9 %. «Oui, on en parle des Ivy Leagues, reconnaît Leslie Ware, dont

la fille aînée, en classe de première à l'EIB, prépare déjà les admissions postbac. Ça vient peut-être de ses camarades, mais il y a effectivement une émulation et un investissement dans la construction des dossiers. Les temps ont changé, ça devient un peu fou cette tendance à courir la Ivy League, alors qu'on a de très bonnes écoles en France». Mais le prestige français n'a peut-être plus le même écho à l'étranger qu'autrefois...

Vers une généralisation en France ?

Alors, ces modèles d'enseignement peuvent-ils inspirer d'autres établissements en France ? «Le ministère de l'Éducation nationale encourage la création de nouvelles sections bilingues, y compris dans les zones d'éducation prioritaire», nous indique Philippe Bonneville. Va-t-il pour autant se généraliser dans l'enseignement public général ? «Question de moyens, balaye Anne Chocron, directrice de l'EIB Trocadéro. Et puis ça ne serait pas des professeurs natifs. Dans de grands lycées publics il y a effectivement des sections internationales ou des classes européennes avec des matières enseignées dans des langues étrangères, le niveau est très bon, mais il restera toujours l'accent français». C'est peut-être cette valeur implicite qu'on n'avait pas encore osé nommer : savoir se distinguer encore, et toujours, des autres. •

**Le prénom a été modifié.*

Nous contacter :

veronique.martinet@globeducate.fr